

— EN QUÊTE D'AUTRES POSSIBLES : DES UTOPIES DE DEUXIÈME TYPE ?

Chris Younès, Professeure de
philosophie
École Spéciale d'architecture Paris

Courriel : cyounes@clermont-fd.archi.fr

RÉSUMÉ

Un changement de paradigme du monde urbain se profile. Il apparaît que *des utopies concrètes d'un deuxième type* explorent des formes de symbioses et de reliances régénératrices soutenables visant non seulement de rendre à un milieu ce qui lui est pris mais de lui donner encore plus. Face à l'épuisement par surexploitation, c'est un autre état d'esprit que celui de l'application des modèles, un autre partage de l'espace, d'autres pratiques, qui sont à inventer de façon individuelle et collective dans lesquelles le micro est indissociable du macro et inversement. Ce qui redonne des marges de manœuvre et des ouvertures pour faire monde.

MOTS-CLÉS

Utopies, topos, durable, écosophie, alterpratiques, modèle.

ABSTRACT

An urban world paradigm shift is looming. It appears that *a second type of concrete utopias* are exploring forms of symbioses and sustainable regenerative "reliances", in a quest for not only giving back to a milieu what has been taken but to giving even more. Face to the depletion caused by the overexploitation of *milieus*, it is a new mindset finally rid of a strict application of models which has to be composed. To rethinking the sharing of space to redefining our practices, each of these tasks has to be inventing individually

and collectively in a context where micro and macro can no longer be considered apart from each other. Such a work gives margins and provides renewed openings to "*faire monde*".

KEYWORDS

Utopias, *topos*, sustainable, ecosophia, alter-practices, models.

—

Un changement de paradigme de la ville contemporaine se profile, dont témoignent de nombreuses publications, réalisations et aspirations. L'écologie, l'urgence de réduire la consommation, le souci du viable, du vivable, de l'équitable représentent des conceptions et des façons de faire à partir desquelles la cité semble se remettre en cause, interpellier son histoire et son mode de développement, interroger ses capacités de métamorphoses pour bâtir encore mais autrement au contact du risque¹.

Il apparaît que *des utopies concrètes d'un deuxième type* explorent des formes de symbioses et de reliances régénératrices visant non seulement de rendre à un milieu ce qui lui est pris mais lui donner encore plus, ainsi que le préconise Michel Serres (*Le contrat naturel* - 1990). Face à l'épuisement de milieux surexploités, c'est un autre état d'esprit, un autre partage de l'espace, d'autres pratiques, qui sont à inventer de façon individuelle et collective dans lesquelles le micro est indissociable du macro et inversement. Ce qui redonne des marges de manœuvre et des ouvertures pour faire monde, c'est-à-dire à la fois s'adapter, recycler, re-créer, à partir de techniques, valeurs, récits alliant mémoire et imagination. Cette démarche s'inscrit dans l'idée de poétique de la relation (Edouard Glissant). Guattari en appelle à d'autres formes de pensées et de faire, liant « *d'un seul tenant l'environnement, le social et le mental à travers une écologie éthico-politique* » (1989, p.68), débordant les rationalités technique ou scientifique ainsi qu'un seul modèle économique.

Alors que certains auteurs soulignent un déficit d'utopie qui caractériserait notre monde contemporain, Paul Ricoeur déclare dans son ouvrage *L'idéologie et l'utopie* : « *Il se peut que certaines époques appellent l'utopie, je me demande si ce n'est pas le cas de notre présent* » (Ricoeur, 1997, p.394), soulignant que le « *développement de perspectives nouvelles, alternatives, définit la fonction de base de l'utopie* »² et que l'imagination, comme « *pouvoir de la fiction de redécrire la réalité* » est constitutive de l'utopie.

Cette double dimension d'une mise en perspective fictive qui ouvre des possibles en même temps qu'elle énonce une critique de la réalité sociopolitique, est déjà au cœur du récit fondateur de Thomas More³. Il a construit le mot

1 Cf. *le Philotepe* (2015).

2 « *Le genre de neutralisation qui constitue l'imagination comme fiction est à l'œuvre dans l'utopie* », et « *L'effet que produit la lecture d'une utopie est la remise en question de ce qui existe au présent : elle fait que le monde actuel paraît étrange. [...] L'ordre qui était tenu pour allant de soi apparaît soudain étrange et contingent. L'expérience est celle de la contingence de l'ordre. Telle est, à mon avis, la valeur essentielle des utopies. À une époque où tout est bloqué par des systèmes qui ont échoué mais qui ne peuvent être vaincus - telle est l'appréciation pessimiste que je porte sur notre temps -, l'utopie est notre ressource. Elle peut être une échappatoire, mais elle est aussi l'arme de la critique* » (Ricoeur, 1997., pp. 37 et 394)

3 *De optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia*, (1516).

Utopia à partir du substantif grec *topos* (lieu) et d'un préfixe ambigu puisqu'il peut signifier soit *ou* (non, ne ... pas), nommant alors un espace qui n'existe nulle part (même si dans le libelle il se situe aux confins du Nouveau Monde), soit *eu* (bien, bon), qualifiant un lieu « où il ferait bon vivre ». L'île, fabriquée par le roi Utopos qui n'a pas hésité à couper l'isthme qui « *rattachait la terre au continent* »⁴, est « *un pays imaginaire où règne un gouvernement heureux sur un peuple heureux* ». Tout en étant analogue au pays dans lequel vit son créateur, il est le pendant des tares qu'il y dénonce, puisque Utopia se caractérise par une absence de propriété privée, un partage des biens, une égalité en face du travail, un modèle laïque du politique, un affaiblissement de l'État, une grande importance accordée aux vertus telles que la sagesse, le courage, la circonspection, le sens de la justice. Bref, un projet social, politique et éthique. Le doute est maintenu cependant quant à savoir si ce récit est purement spéculatif ou s'il décrit quelque chose qui se concrétiserait par la suite comme alternative à un modèle dominant. Il est à noter que, si dans la langue usuelle, le mot utopie est employé pour nommer « ce qui est par définition irréalisable », les multiples récits utopistes qui font référence, ont en commun moins leur caractère chimérique que l'imagination d'un écart radical avec ce qui est. Ainsi, aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, un « ailleurs-autrement » est imaginé, rationalisé, décrit, soit par l'intermédiaire de « plan de gouvernement imaginaire », soit par des récits littéraires qui mettent l'accent sur l'imagination d'organisations sociales et politiques différentes, supports de meilleures sociétés idéales. C'est au nom d'un socialisme scientifique basé sur une théorie explicite des contradictions sociales et des moyens et étapes à mettre en œuvre pour parvenir à un état de justice sociale que Engels (1880) dénonce le « socialisme utopique » jugé immature pour en être resté au stade des aspirations.

La distinction opérée par Lewis Mumford entre les utopies qui invitent à fuir la réalité et celles qui cherchent au contraire des façons de s'y inscrire, correspond à l'extension du terme d'utopie à des phénomènes ou significations extrêmement contrastés ; laquelle a été soulignée - à partir de romans, manifestes politiques, textes entre sciences sociales et urbanisme, architecture et cinéma - dans l'exposition de la Bibliothèque nationale de France, *Utopie, la quête de la société idéale en Occident*⁵. Les utopies exposées allaient du jardin d'Eden aux terribles totalitarismes du 20^{ème} siècle, et mettaient en

4 « *Utopos décida de couper un isthme de quinze miles qui rattachait la terre au continent et fit en sorte que la mer l'entourât de tout côté... L'ouvrage fut accompli en un temps incroyablement court, si bien que les voisins... furent frappés d'admiration et aussi d'effroi à la vue du résultat* ».

5 Exposition en 2000 à la Bibliothèque nationale de France ; sous la direction de Roland Schaer et Lyman Tower Sargent, catalogue, éd. BNF/Fayard, 2000.

évidence le danger du passage d'un idéal au réel. Un brouillage est largement produit par des utopies diffuses dans l'histoire des hommes, même si leur ère coïncide avec celle de l'affirmation de l'individu⁶. Transversalement, ces utopies du premier type n'ont généralement plus bonne réputation, qu'elles soient associées à des rêves creux qui n'aboutissent jamais ou à des effets contraignants et normatifs, voire tragiques à partir du moment où des volontés forcenées décident d'imposer des modèles absolus qui se veulent parfaits. Mais aujourd'hui, il semble qu'après des utopies d'un premier type, d'autres émergent, esquissées par les récits du durable ou par des programmes alternatifs pour faire face aux « désastres urbains » (Paquot, 2015) et à la « dévastation de l'homme » (Mattei, 2015).

— LES UTOPIES UN : LE MONDE MENTAL DE TERRITOIRES ANTITOPQUES

La négation du local et du milieu naturel a certainement constitué un fondement des Utopies de première génération, marquant une volonté farouche de refuser de s'allier au milieu. Gilles Lapouge estime que la première utopie urbaine a été conçue au 5^{ème} siècle avant J.C. par Hippodamos de Milet, l'instaurateur d'un schisme entre la ville et la nature par excès de logique volontaire et rationalisante qui visait à conformer les déplacements de l'homme en conférant à ses pas une rectitude : « *Hippodamos va construire une ville volontaire. La logique ordonne ses rues. Elle n'emprunte rien à la tradition, rien à la nature et rien aux dieux... Il soumet à la loi géométrique non plus un temple ou un monument, mais le dessin même de la ville, ses rues, ses places, ses habitations et ses citoyens. La ligne droite, les angles, au lieu de participer à une symbolique religieuse, reçoivent la mission contraire : imposer l'ordre de la rationalité à la maison des hommes... Le plan orthogonal part à la conquête de la terre... Auparavant, les villes étaient secrétées par la terre, comme la terre secrète les spires d'un coquillage ou les coulées de la lave. Par Hippodamos, la ville devient un artefact* » (Lapouge, 1978, p.12). Dans sa continuité, explique-t-il, les utopistes vont parler de la nature « *avec révérence, mais leur nature n'est pas la nôtre... Pour nous la nature est le milieu originel dans lequel la vie se développe, à la fois mer et nuages, oxygène, forêts et azote, marécages et microbes... Elle est prolifé-*

⁶ « *L'utopie n'a pas existé de tout temps et en tout lieu. Elle n'a constitué qu'un moment, parfois flamboyant, souvent gris, de la pensée politique et de la philosophie occidentales. L'ère des utopies coïncide avec les grandes découvertes et l'affirmation du sujet – l'individu – comme acteur de l'Histoire et maître de son destin. Le récit utopique précise et corrige les mécanismes sociaux qui régissent les rapports entre individus et avec la collectivité* » (Paquot, 1996, p.3).

ration et excès... Or quand les utopistes invoquent la nature, ils songent à d'autres domaines ; la nature dans ces têtes mathématiques, se présente comme parfaite, inaltérable, incorruptible... Sa perfection est celle des équations. Le cosmos, voilà une nature convenable... Ce cosmos là joue le rôle de modèle pour nombre d'utopistes ». Ainsi aurait été initiée une lignée d'utopistes dont le point extrême d'aboutissement est atteint au 20ème siècle, avec les visions d'urbanisme anti-topiques telles celle du plan Voisin de Le Corbusier ou des projets d'Hilberseimer qui imagine de poser sur la terre une grille orthogonale spatiale absolue de parallélépipèdes construits et de voies de circulation rectilignes, sans inflexion aucune dans le temps du parcours⁷. En fait, ce scénario de ville universelle, homogène et imperméable aux spécificités d'un site donné et d'un temps donné, opère une fermeture sur l'absolu systématique d'une géométrie mathématique primaire étrangère à une situation concrète, un *topos*⁸. J.B. Jackson a montré dans ses études des paysages ruraux et urbains que cette posture caractérise ce qu'il appelle le paysage politique, qui tend à ne pas s'ajuster comme le paysage vernaculaire ou habité au local mais à prendre possession du territoire, suivant une logique centrifuge, lui imposant les découpages et infrastructures d'un système homogène (comme par exemple la grille jeffersonnienne qui recouvre les 2/3 des Etats-Unis) (Jackson, 2003).

— UTOPIE DEUX : FRAGILES MILIEUX DE VIE ET RÉCITS AUTOUR D'UN MONDE PLUS SOUTENABLE

On peut se demander si - en une période de crise civilisationnelle dans laquelle le souci du futur hante les urbains - les préoccupations du développement durable, qui dessinent de nouvelles orientations pour les établisse-

7 Analyse développée par M.Mangematin et C.Younès (1999).

8 H.Maldiney précise le sens de topos par rapport à Locus et situs ainsi : « *Topos en grec n'a jamais signifié «espace», il signifie «lieu» et un lieu propre qui signifie une place, une région. Sa racine indique que c'est là où l'on est parvenu ou là où l'on veut aller. Locus est une place où on pose quelque chose. Situs, d'où vient notre mot «site» est un participe passé dont la racine évoque le geste de la main qui envoie, qui lance ou qui lâche et, dans le cadre de situs, c'est le troisième sens de lâcher et le sens de détente, de repos qui a prévalu. Situs, c'est ce qui est lâché et abandonné, ou laissé à sa place, en grec «tranquille». Mais le terme le plus significatif, c'est le terme le plus courant aujourd'hui pour dire «lieu», en allemand Ort. Que signifie Ort en ancien haut-allemand ? Il signifie «la pointe de la lance» et en nouveau haut-allemand «lieu». Il faut bien comprendre que c'est à partir de la pointe de la lance, dans le combat ou dans l'esprit encore tout imprégné du combat - où celui-ci est toujours plus ou moins en latence - que s'ouvre le monde comme milieu de l'existence et du destin. Elle est le lieu de la rencontre décisive et cette pointe, ce point fixé, occupe tout le champ du regard, tout le champ de l'existence. Voilà ce que signifie d'abord le lieu, qui s'est transmis d'ailleurs pour désigner le lieu du corps frappé par la pointe » (Maldiney, 1998, p.16).*

ments humains, ne peuvent pas être considérées comme de nouveaux récits utopico-politiques dans lesquelles ce qui est en jeu, c'est de se projeter non dans un ailleurs mais dans le « ménager ensemble », la Terre, qui est le lieu d'habiter des hommes, un « jardin planétaire »⁹.

Un titre de la revue *Autrement*, « Les nouveaux utopistes du développement durable »¹⁰ (Ducroux, 2003) a fait écho à ces conceptions qui préconisent des inversions radicales. Au lieu de rêver d'uniformisations, de dominations basées sur des systèmes rationnels clos sur eux-mêmes, se lèvent des espoirs de réconciliation de l'homme avec le milieu naturel auquel il appartient, à partir de systèmes ouverts aux situations dans leur spatialité et leur temporalité propres, renouant avec l'art d'inscrire en un lieu les établissements humains. La montée en puissance des techniques anthropiques déployées pour modifier l'environnement obligent en effet à renforcer un regard critique. La modernité occidentale, celle des temps modernes, avait opposé l'homme à la nature, suivant en cela la représentation dualiste élaborée au 17^{ème} siècle par Galilée, Bacon et Descartes, d'une nature considérée comme le domaine des choses extérieures à l'homme. Cette conception est rejetée en même temps qu'est réinterrogée la question de la nature dont il n'y a pas de définition stabilisée dans l'histoire humaine mais un enchevêtrement de significations et de redéfinitions lui afférant. Avec le souci d'un développement durable, ce sont les conditions d'autres relations responsables et d'autres connivences qui sont requises, non seulement par l'intégration et la maîtrise de nouvelles technologies mais à partir d'un repositionnement effectué entre nature et culture, technique et société. Il s'agit d'habiter ici et maintenant des lieux de mémoire et de projets, de s'ouvrir à la précarité de la vie et de son devenir, mis en danger par la logique unidimensionnelle d'un système dominateur inadapté même s'il est pétri de bonnes intentions. Une démarche globale et concertée est préconisée, afin de lier le global et le local, l'aménagement et son topos, et ce en le façonnant de manière démocratique. Le but est d'élaborer à chaque fois des dispositifs qui ménagent le nouage des dimensions spatio-temporelles du planétaire, du in situ et de l'existence singulière. Le rapport Brundtland, *Our common future*, qui a posé les principes du développement durable, le présente comme « la base d'un nouveau départ », « un grand dessein... qui, s'il est bien compris par les peuples de la Terre, peut réaliser

9 Gilles Clément, « Le jardin planétaire », exposition à la Grande Halle de la Villette, 2000.

10 Dans cet ouvrage René Passet (ATTAC) considère que « idéalisme et réalisme ne s'opposent pas : le vrai réalisme consiste à partir du réel, à s'appuyer sur lui, pour aller dans le sens de son idéal ». Il revendique l'appellation d'utopiste en précisant : « Si c'est 'ou-topos', le lieu de nulle part, non ; si c'est 'eu-topos', un lieu meilleur, j'espère être utopiste. Pris dans ce sens, l'utopie n'est que le mythe créateur qui guide mon action » (p.289).

la synthèse entre la protection de l'environnement et le bien-être économique des peuples ». Car l'enjeu est de « relever le défi, celui d'affronter l'avenir et de protéger les intérêts des générations futures. Car une chose était parfaitement claire : nous avons besoin d'ouvrir la porte au changement... Dans l'histoire des peuples, nous vivons à une époque où l'on a plus besoin que jamais de coordination dans l'action politique et du sens des responsabilités »¹¹.

Ces visées s'inscrivent dans une conversion des paradigmes du sens du développement, tout en refusant autant la fuite dans un rêve nostalgique ou futuriste que l'application de normes générales définies a priori. Ignacy Sachs en énonce la haute exigence en termes d'être et d'avoir : « développer, c'est construire une civilisation de l'être dans le partage équitable de l'avoir ». Les valeurs de transparence, de solidarité entre pays du Nord et du Sud comme entre générations, la répartition des richesses, la concertation, la responsabilité, comme le refus d'une croyance aveugle au progrès et du primat du profit, en constituent les piliers alors même que le marché est toujours dominant. Mais cet objectif reste cependant largement implicite et flou, de telle sorte que peut être constatée une dérive vers une interprétation si large qu'elle devient un fourre-tout, ce qui a conduit, notamment lors du sommet de Johannesburg, à mettre au second plan, la question pourtant cruciale des risques qui pèsent sur l'écosystème planétaire et les moyens d'y faire face. Des voix s'élèvent par ailleurs, qui doutent de la capacité de contrôle sur le destin d'un monde désormais livré à une raison instrumentale incontrôlable et à une mondialisation financiarisée déchaînée, auxquelles s'ajoutent les nombreuses polémiques que suscite l'expression de développement durable, autant en ce qui concerne la signification de chacun des termes et leur liaison, qu'en raison de la traduction de l'expression anglaise *sustainable*¹² *development* qui pourrait appeler une version plus littérale telle que « développement soutenable » ou « développement durable et équitable ». La formulation française présente, néanmoins, l'intérêt de marquer l'importance de la relation au temps. Durer c'est à la fois « avoir un certain développement dans le temps » et « résister à ses atteintes » en constituant un lien entre le passé, le présent et l'avenir, dans une forte conscience des défis aussi bien sur le plan transnational que transgénérationnel puisqu'une des bases de ce rapport repose sur cette déclaration : « *L'humanité a dans ses mains le potentiel*

11 Introduction du Rapport Brundtland, *Notre avenir à tous*, Commission mondiale sur l'environnement et le développement, Les publications du Québec, éditions du Fleuve, 1988 [édition originale : CNUED, *Our Common Future* (The Brundtland Report), Oxford University Press, 1987].

12 To sustain : supporter, soutenir, préserver ; en américain : to keep in existence over a long period (maintenir en existence sur une longue période) ; to supply with necessities or nourishment (subvenir aux nécessités) sustenance : qui préserve la vie ou la santé.

de faire un développement durable soutenable ; autrement dit de s'assurer de ce que le développement rencontre les besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de satisfaire les leurs. Cela pourrait s'appeler la solidarité intergénérationnelle ». Les métamorphoses ne peuvent qu'être radicales, impliquant à la fois de préserver les ressources non-renouvelables de l'environnement planétaire, les milieux et d'intégrer à ces dimensions écologiques, celles économiques, sociales et culturelles, dans le respect des trois principes de solidarité, de précaution et de participation (ou gouvernance).

Cette conception du monde d'après la guerre froide ne peut être envisagée en dehors d'une conjonction paradoxale entre le développement des technosciences, le primat de l'économique, les préoccupations écologiques et l'évolution des modes de vie. En effet, le déferlement contemporain de la sphère technoscientifique et économique, célébrée et dénoncée à la fois, engendre désormais une forte inquiétude avec la prise de conscience de sa puissance d'action sur les écosystèmes qui risque d'être fatale pour l'humanité, dont la précarité est évidente. Chacun peut constater avec Ricœur que « *l'homme de la technique ajoute une fragilité supplémentaire qui est son œuvre* ». Face à une nature de plus en plus artificialisée, l'impensé de l'autre nature, non fabriquée, fait irruption avec la peur que les capacités de prévision, qui caractérisent le savoir scientifique, se trouvent débordées par la croissance des incertitudes quant aux effets à court ou à long terme, des interventions technologiques. Il y a loin du récit de *La Nouvelle Atlantide* (1627) dans lequel Bacon faisait l'éloge enthousiaste de la capacité d'artefact permettant de « *reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser les choses possibles* » (ed. de 1983, p.72). La priorité n'est plus non plus d'élaborer un modèle et de l'appliquer mais de s'assurer des conditions de vie. Face aux dangers qu'entraîne la démesure productrice de cataclysmes, c'est l'idée d'une nécessité absolue de se limiter qui est poursuivie. Toutes les cultures ont secrété des récits de catastrophes liés à l'arrogance prométhéenne, annonçant les dangers inhérents à un développement incontrôlé. Ils accompagnent la culture occidentale (la démesure chez les Grecs, l'apocalypse dans la culture judéo-chrétienne, etc.) et ressurgissent sous cette forme du durable alors qu'est dénoncée la croyance moderne en un « *progrès infiniment perfectible* ». L'autre scénario qui est privilégié de développement véritable devrait trouver en lui-même sa limite, non comme une borne négative mais comme l'ouverture à d'autres desseins plus appropriés, ralliant dans une recherche de rationalité et de justice sociale - dynamique amorcée avec la philosophie des Lumières puis réinterprétée par Jonas (1979-1990) - les partisans d'un retournement majeur par rapport aux modèles d'une course à la seule croissance économique.

Pour ménager le séjour de l'homme sur terre, ce sont des négociations patientes et renouvelées, des délibérations toujours recommencées entre citoyens, décideurs politiques et experts, qui s'avèrent être à même de concilier

des logiques distinctes voire opposées et conflictuelles autour d'un bien commun en perpétuel débat, au-delà de toute vérité établie. L'inspiration d'un seul individu n'apparaît en aucune manière suffire pour déterminer ces sages face à des situations complexes travaillées par de longues temporalités, et la science tout aussi incapable de les traiter à partir de ses seules connaissances. Ce qui est à élaborer, c'est ce que Hannah Arendt dénomme « *le monde, cela même qui surgit entre les hommes* » (1974, p.19).

— ECOSOPHIA DES MONDES ET DES COEXISTENCES

Si la planète Terre peut être représentée comme une petite île dans l'immense univers, cette île n'est plus pensée hors *topos* comme dans Utopia. Cet écoumène que les hommes ont en commun, n'a plus rien à voir avec les mirages monadiques d'« îles heureuses », ou de « cités idéales » intemporelles pouvant se révéler infernales. La perspective critique et heuristique durable/soutenable s'établit dans une forte ambiguïté mettant en tension un projet politico-social entre idéal et effectuation qui en fait une utopie du deuxième type où ce qui est cherché ce n'est pas de quitter la Terre mais de l'habiter autrement. Le renforcement d'alter-pratiques créatrices s'avère donc décisif, visant à recycler, faire mieux avec moins, prendre soin (care), alors même que cette attitude semblait caractériser les sociétés vernaculaires préindustrielles ou les sociétés de pauvreté. Dans ce processus, peuvent advenir d'autres formes esthétiques et éthiques de cohabitation et de coexistence. Elles sont à mettre en lien avec la prégnance d'une dynamique éco-existentielle qui attire l'attention sur les données culturelles ainsi que sur les conditions de milieux du vivant. Car régénérer les milieux habités, c'est insister sur ce qui est entre les choses et les êtres comme sur ce qui devient, c'est hériter et réinventer à la fois. Cette injonction théorique et pratique engage des rythmes d'un autre type entre humain et non humain, diversités naturelles et culturelles, urbain et agriculture. En fait, elle nous engage à une autre manière plus frugale et poétique de s'envisager au monde et de le configurer, dans laquelle les relations à la nature en tant que productive, structurante et réparatrice se révèlent de première importance pour affronter les risques d'épuisement de la Terre et de la Cité. Des luttes sont à mener afin de réévaluer les nouages entre les temps longs et les temps courts, les permanences et l'éphémère. Seules les articulations entre le politique et l'existential sont à même de permettre de redéfinir les accordances du proche et du lointain, du micro et du macro, de l'in situ et du Tout. Formidable espérance une fois encore autour du chantier écosophique (d'Arienzo et Younès, 2014) d'une société humaine plus juste, plus responsable et plus solidaire, veillant aux entrelacements féconds entre local, territorial et île planétaire.

— BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, H. (1974).** De l'humanité dans de «sombres temps». Réflexions sur Lessing. In *Vies politiques* (pp. 24-30). Paris : Gallimard.
- Bacon, F. (1983).** *La nouvelle Atlantide*. Paris : Payot.
- d'Arienzo R. et Younès C. (dir.) (2014).** *Recycler l'urbain. Pour une écologie des lieux habités*. Genève : MétisPresses.
- Ducroux, A.M. (dir.) (2003).** *Les nouveaux utopistes du développement durable*. Paris : Autrement.
- Engel, F. (1880).** *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Paris : les Editions sociales.
- Guattari, F. (1989).** *Les trois écologies*. Paris : Galilée.
- Jackson, J.B. (2003).** *En quête du paysage vernaculaire*. Arles : Acte Sud, 2003 [Edition originale : (1984). *Discovering the vernacular landscape*. New Haven : Yale University].
- Jonas, H. (1990).** *Le principe Responsabilité*. Paris : Ed. du Cerf.
- Lapouge, G. (1978).** *Utopie et civilisations*. Paris : Flammarion.
- Le Philotope (2015).** Bâtir au contact du risque (dossier). *le Philotope*, 11.
- Maldiney, H. (1996).** Topos-Logos-Aisthesis. In Ph. Nys, M. Mangematin et C. Younès (dir.), *Le sens du lieu* (pp. 13-34). Bruxelles : Ousia.
- Mangematin, M. et Younès, C. (1999).** La médiation architecturale. In C. Younès (dir.), *Ville contre-nature* (pp.217-226). Paris : La Découverte.
- Mattei, J.-F. (2015).** L'homme dévasté. Essai sur la déconstruction de la culture. Paris : Grasset.
- Paquot, T. (1996).** *L'utopie ou l'idéal piégé*. Paris : Hatier.
- Paquot, T. (2015).** *Désastres urbains*. Paris : La Découverte.
- Ricoeur, P. (1997).** *L'idéologie et l'utopie*. Paris : Seuil.